

L'Acte Psychanalytique

Petite introduction
à une anthropologie
structurale générale

Séminaire de Marc Lebailly
du 6 Avril 2019

DIRECTION ÉDITORIALE

Hygie

Pôle Réalité Psychique
91 avenue d'Alsace Lorraine
91550 Paray-Vieille-Poste



Ea

Centre O. & M. Mannoni
12 rue de Bourgogne
75007 Paris



MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site marclebailly.com.

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

L'Acte Psychanalytique

Petite introduction
à une anthropologie
structurale générale

Séminaire du 6 avril 2019

REPRISE ET TRANSITION

À la fin du séminaire précédent, je faisais apparaître que les problématiques concernant la «transmission» et le «désir du psychanalyste», telles qu'elles agitent encore le mondillo des psychanalystes post lacaniens, s'avéraient confuses et irrésolues parce que je les considérais mal posées. Encore que je ne sois pas persuadé que cette question de la transmission de la psychanalyse préoccupe aujourd'hui grand monde. J'ai déjà fait remarquer que la question de la transmission, dans son irrésolution, n'est que la conséquence de l'impossibilité de dire quelque chose de consistant, c'est-à-dire de théorique, ou plus précisément de métapsychologique, sur le prétendu «désir du psychanalyste»... formalisé par Lacan sous les espèces du discours du psychanalyste. Par ailleurs, j'ai laissé entendre qu'il y a deux raisons qui peuvent expliquer qu'on n'ait pu résoudre le problème de la transmission de la psychanalyse. D'abord cette impossibilité tient au fait qu'il n'existe pas, quoiqu'on s'en gargarise, de théorie psychanalytique disons unifiée au sens scientifique ; il y a seulement un foisonnement d'élaborations toutes plus intéressantes et brillantes les unes que les autres. Or pour qu'il y ait transmission il faut qu'il y ait quelque chose à transmettre. C'est-à-dire une théorie. Les élaborations, surtout quand elles sont brillantes, cela peut à la rigueur «faire penser», ce qui n'est pas si mal ! Mais c'est intransmissible en l'état. Parce que ces élaborations, si elles mobilisent la Pensée réflexive ne font qu'alimenter les mythologies individuelles. Ensuite il faut en connaître, a minima, sur qui est susceptible de recevoir une transmission. Et cette nécessité d'en connaître à qui cette

transmission est destinée impose de pouvoir en dire quelque chose de théorique, justement, sur le prétendu autant qu'énigmatique «désir du psychanalyste». C'est-à-dire en articuler quelque chose de métapsychologique. En clair : qu'en est-il de la structuration singulière de l'appareil psychique du psychanalysant en toute fin de cure, quand il est pris par la passion d'Acter la psychanalyse ? De psychanalyser. Quelle modalité psychique de présence au monde singulière cette structuration foment ? Et pour aller au bout de cette hypothèse admettre que cette structuration réputée singulière est le résultat de l'auto organisation que la cure ourdi. Et aucun autre déterminant. Il est tout à fait saugrenu, comme je m'en suis déjà expliqué, de s'en remettre et prétendre élaborer quelque chose de théorique, de véritablement théorique en termes métapsychologiques, à partir de cette espèce d'approche «auto clinique» de celui qui est en passe de s'autoriser psychanalyste. Je fais référence au dispositif de la passe. Au mieux peut-il faire le récit phénoménologique des «raisons» qu'il allègue pour expliquer ce passage. Mais il y a de fortes chances pour que la cause lui échappe. Raisons qui, à la rigueur, pourraient expliciter ce qu'il en serait d'une présumée «envie». Or, là où nous en sommes, il est acquis que le «désir du psychanalysant», si on s'en tient à la terminologie freudo lacanienne en vigueur mais ne tient pas de «l'envie» disons «moïque». Ou, dans les termes que je propose, de la passion qui s'active dans l'intentionnalité de psychanalyser.

Cette assertion me donne l'occasion de revenir sur comment se situe le séminaire sur l'Acte psychanalytique. Il est entendu qu'il

serait un moment de transmission lequel s'articule avec la dimension didactique de la cure. Mais pas seulement. C'est un fait que je me suis remis à «causer», justement, pour ne pas laisser certains dans un vide théorique alors que certains se trouvent à ce moment (de conclure) où ils prenaient acte, en quelque sorte, d'être contraints de psychanalyser à leur tour. Faire séminaire tient de la nécessité d'attester dans le colloque social de l'existence d'un corpus théorique de cette praxis qui s'inscrit en tiers. Car la conduite de la cure ne s'improvise pas. Elle est technique. Or comme dit le poète¹ : «Mais sans technique, un don n'est rien qu'une sale manie». Lui parlait d'une péripatéticienne... La transmission est là pour y pourvoir quand il y a énonciation «théorique» de telle sorte qu'elle ne se réduise pas à une manière d'initiation de l'un à l'un. Cette nécessité de transmission théorique dans le colloque social a pour objectif que la didactique produite dans la cure ne s'efface pas pour chaque psychanalysant qui se destine à psychanalyser. A la différence de ce qui se passe pour ceux qui se contentent de guérir ! Reste, qu'à ce jour, la théorie, c'est-à-dire la «praxis» qui théorise la technique de la cure psychanalytique proprement dite, n'a jamais été énoncée publiquement ni écrite. Et a fortiori publiée. En revanche, on dispose actuellement de trois modélisations structurales théoriques :

Un modèle «pur et parfait» de la constitution de l'appareil psychique. En d'autres termes une modélisation

¹ Georges Brassens, la chanson *Le Mauvais Sujet Repenti* : «Elle avait le don, elle avait le génie, mais sans la technique le don n'est rien qu'une sale manie»

métapsychologique qui reprend les «concepts freudiens» :
Topique–économique-dynamique.

Un modèle tout aussi «pur et parfait» qui rend compte de la mise en place et de la structuration en phases de cet appareil psychique sur le modèle de la structuration et de la mise en place neurophysiologique de «l'appareil à langage».

Un modèle structural clinique qui fait apparaître les différents syndromes, dits pathologiques chroniques, comme s'inscrivant dans un système de transformation systémique dont la cause unique et originelle est le défaut de subjectivisation. L'absence, la faillite ou la faille de l'instance subjective.

Quand je parle de modèle pur et parfait concernant la structuration de l'appareil psychique cela implique qu'il y aurait des phases qui se succèderaient chronologiquement à des âges dûment répertoriés. Phases de structuration de l'appareil psychique dont le substratum «déterminant» suit l'organisation neuro cérébrale, elle-même chronologique, de ce que je repère comme «appareil à langage». C'est-à-dire la fonction langagière. Mais cette prétendue chronologie est pour partie fictionnelle. De fait elle n'est, ni pour l'appareil à langage ni pour l'appareil psychique, linéaire. Une phase ne succède pas à l'antécédente de manière absolue et inéluctable. Les phases se chevaucheraient tant dans l'une des structurations que dans l'autre. Mais, de plus, ces deux modalités de structuration interagissent l'une sur l'autre. Et cette interaction conditionne la dynamique de leur structuration concomitante. Jusqu'au moment où dans les deux

structures la phase antécédente est abandonnée au profit de la nouvelle. Plutôt qu'abandonnée il vaudrait mieux dire «inactivée» au sens où elle n'est plus requise pour permettre l'adaptation. Reste que jusqu'à ce moment «langagico-psychique» l'intrication de la phase précédente reste prévalente.

De la même manière, dans l'approche des maladies psychiques, le modèle clinique structural, qui permet le diagnostic est fondé sur les concepts de blocage et de fixation ainsi que ceux d'organisation systémique dissolutive ou défensive, semble déterminer des entités nosographiques ou des syndromes figés et définis «mécaniquement» comme dans la clinique psychiatrique. Bien sûr, il n'en est rien car la clinique psychanalytique structurale est systémique. Elle consiste à identifier et à hiérarchiser les symptômes qui nous sont donnés à connaître de telle sorte de structurer une constellation de symptômes en un tableau clinique toujours singulier. Mais ce tableau clinique ne correspond jamais à un des syndromes «pur et parfait» tel que le propose la clinique structurale. Il ne s'agit pas de faire rentrer dans une case préétablie une constellation symptomatique particulière. Le modèle clinique pur et parfait apparaît comme un cadre référentiel (on pourrait dire comme «norme») à partir duquel il est possible de constituer un tableau clinique singulier. Tableau clinique singulier qui ne coïncide jamais avec une entité nosographique idéale. Par exemple, une hystérie ne sera jamais une pure hystérie d'angoisse telle que décrite. Elle peut faire apparaître dans son tableau clinique des symptômes pseudo paranoïde, phobique, de conversion et même schizophrénique. Schématiquement, hiérarchiser

consiste à repérer ce qui dans la constellation symptomatique constitue le noyau «structurel» autour duquel les autres types de symptômes s'organisent, disons défensivement, ou plutôt comme défense de cette fixation. Ou autrement dit cette hiérarchisation consiste à organiser les symptômes suivants qu'ils sont la manifestation de la fixation originelle, fixation qui concerne toujours une instance, ou la manifestation de symptômes que l'on pourrait appeler conjoncturels ou opportunistes dont la fonction est de venir à la rescousse de la fixation structurelle originelle de telle sorte d'assurer la survie.

C'est dire que la méthode diagnostique en psychanalyse structurale ne procède pas de la même manière que celle qui prévaut en médecine dans le cas d'atteinte organique. Diagnostic qui se fait, aujourd'hui, à partir d'un arbre décisionnel. Elle serait plus proche, si on voulait lui trouver une similitude, de celle qui s'opère en médecine interne hospitalière puisqu'elle traite des cas où la méthode de diagnostic des arbres décisionnels n'a pas été concluante. De la même manière, le diagnostic structural n'a rien à voir avec les classements «typologiques» ou caractérologiques tels que les psychologues les utilisent. Le diagnostic dans la psychanalyse structurale est nécessaire mais il doit être systémique. De plus, il ne se borne pas à être établi en début de cure. Il est, en quelque sorte, permanent tout au long de la cure de telle sorte que l'on puisse identifier les transformations systémiques qu'elle opère. Sans cela, il serait impossible de conduire véritablement la cure à bonne fin.

En ce qui concerne le diagnostic préalable à toute cure, il m'arrive d'employer dans les groupes de travail le concept de tableau clinique «mosaïque» pour faire entendre que l'hétérogénéité des symptômes qui constitue un tableau clinique n'est qu'apparente et est, disons, «normale». Il faut juste procéder à la hiérarchisation organisatrice dont je viens de parler.

Me restait donc à faire émerger le modèle de ce qu'on pourrait appeler la «cure type» qui, une fois encore, se présente comme «pure et parfaite». En d'autres termes tenter de décrire les phases de son déroulement. Mais il ne faudrait pas croire que ce modèle de la cure type n'existe pas déjà «virtuellement». Ce séminaire n'est donc pas à proprement parler un séminaire de recherche où je m'évertuerais à faire émerger une théorie à ce jour inconnue et infondée. Cette praxis existe bel et bien quoiqu'elle n'ait jamais été énoncée. Et cette praxis préside déjà, et depuis longtemps, aux cures que je conduis. Ainsi que dans les cures conduites, sans doute empiriquement, par quelques autres. J'aurais pu tout aussi bien m'enfermer dans mon cabinet et l'écrire. Il se trouve que je n'ai jamais procédé de cette manière. J'ai d'abord procédé à l'énonciation du modèle avant de m'autoriser à en figer quelque chose par écrit susceptible d'être publié. Je m'en suis déjà expliqué, mais je vais tout de même y revenir. C'est un enjeu crucial cette histoire d'énonciation qui duplique celle qui opère dans la cure dans ses moments «didactiques» où se traite cette histoire de passage du divan au fauteuil. Dimension didactique qui n'est plus tout à fait celle qui s'avère nécessaire au simple processus de guérison.

L'énonciation précède la formulation de l'énoncé. Sans énonciation, l'énoncé est inconsistant et «inassimilable». Il peut être mémorisé mais pas «assimilable». Cela ne veut pas dire pour autant que cette énonciation «séminarisée» qui emprunte une voie non linéaire, procède pour autant d'un mode d'élaboration comme il en était dans les séminaires de Lacan. Je ne me livre pas à l'exploit de l'invention conceptuelle perpétuelle devant un auditoire... mais seulement à l'énonciation de ce qui au préalable a été pensé et mis en œuvre dans la conduite de la cure. Si on voulait aller plus avant dans cette différence entre enseignement «linéaire» et transmission «chaotique», on pourrait dire qu'un élément essentiel de cette différenciation se constitue et tient de la performance énonciative. Comme l'interprétation dans la cure. D'où la nécessité de procéder en trois phases pour établir, sous forme de modèle, une structure «pure et parfaite de la cure». D'abord la nécessité de présenter les mythologies antécédentes à partir desquelles on opère. C'est une phase qui à certains égards peut paraître simpliste : faire apparaître de manière schématique, voire caricaturale, une réduction des mythologies antécédentes. Un «digest» pourrions-nous dire. Cela consiste à «contextualiser» son énonciation.

Puis, il y a la phase de déconstruction épistémologique. Phase de déconstruction épistémologique qui ne tient pas à proprement parler de la «critique», ni de la pratique du «coup de griffe» au sens habituel du terme. Déconstruire n'est pas «détruire» mais faire entendre «l'insu». Cela participe à un préalable qui consiste à faire advenir l'insu autour duquel un discours, ou une mythologie, s'élabore comme masque. D'une

certaine manière c'est l'objectif, utilisé par Lévi-Strauss, que l'analyse structurale vise. Je vous rappelle qu'aussi bien dans les structures élémentaires «de la parenté» que dans l'analyse des mythes des «mythologiques», Lévi-Strauss part des récits que des informateurs livrent concernant leurs liens de parentés ou leurs mythes. Il traite ces informations par la méthode paradigmatique. C'est-à-dire par le repérage des oppositions que ces récits contiennent et leurs articulations «dynamiques» de telle sorte de faire apparaître, en les reconstruisant, les structures sous-jacentes qui «causent» l'effectuation des liens de parentés ou l'infrastructure des énoncés mythologiques. Indépendamment de «leurs significations explicites». Et sans y surajouter une signification prétendue interprétative et savante. Avec cette méthode on passe de l'explication «raisonnante» que donnent les informateurs et de la paraphrase savante des ethnologues aux causes structurelles causales et arbitraires des liens de parentés et de la production des mythes... Toute chose qui au bout du compte fait sens pour le collectif parce qu'il se constitue en système d'obligation impératif.

Enfin, la troisième phase consiste à identifier «l'insu» de telle sorte de pouvoir le redéfinir autrement que mythologiquement et le situer à sa place dans le modèle que l'on constitue ou que l'on a constitué pour autrui. Si l'énonciation ne procède pas de cette manière alors il n'y a pas transmission et impossibilité d'assimilation par ceux à qui on s'adresse. L'hypothèse est que, implicitement ou explicitement, ceux à qui est adressée la transmission sont partie prenante du contexte conceptuel antérieur. Explicitement ou implicitement. Implicitement parce

qu'ils ne peuvent se départir du contexte culturel de leur collectif. Ils en sont adhérents, sans être adeptes. Comme passivement. On pourrait dire qu'ils sont contaminés par l'air du temps. En d'autres termes, ils y sont contraints au risque, sinon, d'exclusion et de solitude. Aussi comment conduire une cure structurale quand on est toujours et encore, sous l'emprise de ce contexte psychanalytique antécédent ? Ce n'est guère possible. Tout cela pour dire qu'il n'y a aucune improvisation et que la théorie de la cure et de sa conduite ne s'invente pas au fur et à mesure. Malgré ce qui peut vous sembler apparaître comme de multiples digressions, en particulier du côté de la culture et du social. Ce que je veux faire entendre, non plus comme une simple affirmation, c'est que la cure est une pratique sociale et qu'à ce titre, il est nécessaire de connaître comment et pourquoi elle s'inscrit dans la culture, elle s'inscrit dans la culture de notre temps. C'est une préoccupation centrale.

Aujourd'hui encore, on fait comme si la conduite de la cure se situait «extra territorialement», c'est-à-dire «hors contexte culturel». C'est-à-dire que dans le confort du cabinet, elle se déroulerait à l'abri des structures symboliques dont procède notre culture. C'est une illusion. Hygiéniste pourrait-on dire. Ou bien plutôt scientifique. Comme si la cure avait la qualité requise d'un protocole expérimental. Sans doute Freud en nourrissait-il l'ambition où la cure se présenterait comme une expérience, à l'instar de celle qui prévaut en physique ou en chimie. Dans laquelle on ne ferait varier pour l'observer qu'une seule dimension, pour l'étudier. A savoir «l'Inconscient». Ce qui

est à la fois vrai, puisque ce qui est mis en cause dans la cure ce sont bien les dysfonctionnements singuliers de la structuration de l'appareil psychique, mais aussi faux puisqu'il ne s'agit pas seulement de révéler la nature et les lois qui permettent d'expliquer ces phénomènes mais bien et surtout de permettre une restructuration adaptative de l'appareil psychique. Et à ce titre puisque chaque personne est singulière, non reproductible au sens scientifique du terme, ce n'est donc pas, ou pas seulement, une expérience mais bien plutôt un protocole thérapeutique dans un contexte culturel donné générant des idéologies foisonnantes. Il vaut donc mieux, pour mener ce double projet à bonne fin, en connaître, d'un point de vue ethnologique, de comment se structure et fonctionne la cohésion sociale. Et quelle position le psychanalyste a dans la culture. Cela permet de tenir cette position d'indifférence engagée qui ne serait polluée par aucune idéologie ou croyance pré-structurale.

LA PSYCHANALYSE STRUCTURALE AU RISQUE DU FREUDO-LACANISME

Il me paraît évident, peut-être parce que je ne me suis jamais véritablement expliqué, qu'il n'est pas aisé de savoir comment je situe la psychanalyse structurale dans le concert (dissonant) des élaborations antérieures. Cette position est pourtant assez simple : ce que je propose est dans la continuité des œuvres de Freud et de Lacan (et de quelques autres). Mais en continuité asymptotique. Oxymore qui indique qu'il y a «rupture» avec les «mythologies freudo-lacaniennes», mais

continuité tout de même puisque ces mythologies recèlent la quasi-totalité des «inventions» qui permettent aujourd'hui de constituer la psychanalyse comme science humaine structurale. Quand je parle de mythologies «freudo-lacaniennes» il faut noter qu'elles ne sont pas exactement identiques à celles que les ethnographes recueillent auprès des chasseurs/cueilleurs. De fait, elles ont l'apparence, ces élaborations, d'un discours éminemment logique et rationnel, voire, en ce qui concerne Freud, «scientifique». Et pour Lacan philosophique. Mais derrière l'apparence, cette présentation est ou para scientifique ou para philosophique. Lacan et Freud sont des «penseurs». De fait l'un et l'autre utilisent pour élaborer les artifices de la pensée «productive». Mais cette pensée productive constitue un habillage d'une production idéique propre à la «pensée sauvage» sous-jacente. Où les concepts apparaissent en dernière analyse comme des «êtres» mythiques pré-agencés par une pensée sauvage antécédente. Cette mascarade est plus visible chez Freud que chez Lacan. Chez Freud, la paraphrase scientifique est semblable à celle que l'on trouve aussi chez les ethnologues préstructuralistes. Mais ces élaborations sont tout de même infra structurellement mythologiques. Elles produisent des significations qui font sens.

Ce dévoilement, je n'en disconviens pas, peut troubler ceux qui étayaient leur pratique sur ces élaborations freudo-lacaniennes. Dont ils sont parfois des exégètes très émérites. Je conviens, de plus que cette pratique de l'exégèse leur tient toujours lieu de «lecture» telle que je la définie. De fait, elle l'empêche ou l'interdit. Il leur est bien difficile d'appréhender ce qui peut être

la signification (voir le sens) de ce que je revendique être une «continuité asymptotique» entre les élaborations freudo lacaniennes et la psychanalyse structurale. Difficile parce qu'il faudrait qu'ils soient en mesure de renoncer aux fondamentaux «indépassables» issus de ces élaborations antécédentes. Ce qui peut être douloureux. Au point de ne pas pouvoir admettre qu'il puisse y avoir un autre corpus conceptuel psychanalytique intégralement cohérent et consistant différent, quoiqu'en continuité, avec les élaborations freudo lacaniennes. Du point de vue d'un ethnologue structuraliste, leur réticence est tout à fait compréhensible et, disons-le, légitime. Comment et pourquoi prendre le risque de se mettre au ban d'une communauté dont la coalescence ne tient que par le partage et la croyance en ces fondamentaux qui donnent «sens» à leur pratique ? La tentation, et la voie naturelle, est, alors, de ne s'autoriser à entendre que ce qui n'est pas susceptible de mettre en péril le «corpus» partagé par cette communauté. Ce qui est compatible avec leur corpus. Aussi, ne peuvent-ils avoir vis-à-vis de ce nouveau corpus qu'une position de «déchiré» telle que je la repère dans mon livre qui traite de l'anthropologie entrepreneuriale. Pour ceux qui sont dans ce déchirement, tout se passe comme s'ils souhaiteraient (plutôt qu'ils aimeraient) y souscrire intégralement mais ne pouvaient pas. En tout état de cause, sans renoncement, ils sont condamnés à une approche «syncrétique» de ce qui leur est proposé. Cela consiste à tenter un compromis entre leurs fondamentaux «familiers» (dans tous les sens de ce terme) et les novations conceptuelles proposées par la psychanalyse structurale si tant est qu'ils en prennent véritablement connaissance. Leur position est au fond assez

semblable à celle qui a perdu Lacan comme théoricien. Lui, déjà, a tenté de «faire aller ensemble» (cette expression est celle que Lévi-Strauss emploie pour caractériser les modalités opératoires de la «pensée sauvage» à l'œuvre dans le mythe), les fallacieux présupposés freudiens et les concepts novateurs dont il était le promoteur. Il faut définitivement s'en convaincre et, pour partie, c'est un des points d'origine de la psychanalyse structurale. Il y a incompatibilité radicale entre une approche énergétique de l'appareil psychique et une approche «informativo langagière». Mais comme on l'a vu, cette incompatibilité ne destitue pas radicalement les élaborations freudiennes. Reste qu'à tenter cette conciliation, Lacan était contraint à l'échec.

Je suppose que cette difficulté est sans doute plus aigüe quand il s'agit de la cure et de l'Acte psychanalytique lui-même. En effet, quand on traite de la métapsychologie et de la clinique on est dans le champ de l'échange intellectuel qui au fond n'engage personne véritablement. Il ne s'agit plus d'abstraction qui permet de comprendre le fonctionnement et les dysfonctionnements d'un appareil psychique hypothétique. C'est pourquoi cela n'engage pas «l'intime du psychanalyste». La théorie de la cure interpelle directement le psychanalyste dans son Acte. Pour le dire de manière simpliste : on est alors confronté à cette question de savoir si on n'a été qu'une sorte moderne de shaman qui pratique en utilisant des éléments mythologiques pseudo explicatifs. Ou, pour le dire dans les termes de Levi Strauss, on s'est adonné à la pratique de «l'efficacité symbolique». Car l'Acte psychanalytique ne relève

pas de l'efficacité symbolique. Alors que la psychothérapie oui, d'une certaine manière. Mais pas seulement. Ce qui n'est pas si simple en tout état de cause. De fait, il est sans doute plus facile de suivre et d'adopter cette modélisation structurale de l'appareil psychique et de son fonctionnement pour les psychanalystes qui n'ont pas été formés dans «les temps anciens». Encore que, comme je l'ai rappelé, les psychanalystes actuels n'échappent pas au contexte situationnel ou explicite dans lequel ils évoluent.

Peut-être est-ce plus simple pour les praticiens de disciplines affines. Je pense aux médecins généralistes, aux psychologues, aux orthophonistes et tous ceux qui ont à faire avec les souffrances psychiques et sociales dans leurs pratiques professionnelles. Ceux-ci n'ont qu'à «prendre connaissance», si tant est qu'ils en éprouvent le besoin ou bien plutôt l'envie épistémologique. D'autant que l'exposé de cette théorie se présente comme une «science humaine structurale» dont chacun peut en connaître légitimement. Et pour peu que cela soit utile dans leur relation avec ceux qui les consultent. Il n'y a alors pas à opérer cet exercice de remaniement et de renoncement que nécessite la prise en compte par les psychanalystes de ce que je repère comme «continuité asymptotique» entre le freudo-lacanisme, dont ils ont été nourris, et la psychanalyse structurale. Ces praticiens peuvent légitimement prendre connaissance et s'approprier cette connaissance puisque la psychanalyse structurale a pour ambition de se constituer comme une science humaine structurale. Cette position n'est pas nouvelle, Lacan l'avait promue sous les espèces d'un

«Silicet», c'est-à-dire d'un «tu peux savoir». Ici il serait plutôt question d'un «tu peux connaître». Manière d'affirmer que la psychanalyse n'est pas une doctrine ésotérique extra territoriale réservée à une caste. C'est-à-dire ni para scientifique ni para philosophique. Reste que cette modélisation de la praxis psychanalytique structurale, je ne l'ai jamais véritablement énoncée. Ni pour autrui, ni même pour moi-même. Quoique le fondement théorique existe, je ne me le suis jamais véritablement explicité «conceptuellement». Je l'ai acté dans la cure. Disons donc qu'elle est latente. Conceptualiser nécessite donc de «délabrynthiser» la complexité de cette praxis. D'abord pour moi-même de telle sorte de pouvoir en structurer un énoncé à des fins d'énonciation à l'intention d'autrui. C'est à ce prix qu'il peut être entendable, et le cas échéant assimilable, c'est-à-dire, transmissible. Mais cela s'avère plus complexe que d'Acter, seulement, dans la cure. D'autant qu'il s'avère qu'Acter cette praxis dans la cure est notoirement insuffisant pour en transmettre véritablement quelque chose, mon expérience en atteste, qui soit assimilable par le futur psychanalyste.

DE LA CAUSE DE LA PERSISTANCE ET DE LA DISPARITION DU FREUDO-LACANISME : L'HUBRIS SOCIAL

Pour ce qu'il en est du déclin inéluctable dans le collectif du freudo lacanisme en France, c'est un fait avéré. Même Roudinesco, historienne autoproclamée de la psychanalyse, s'en fait la Cassandre dans un récent article paru dans *Le Monde*. Elle l'attribue aux psychanalystes eux-mêmes. Comme s'ils étaient dans un processus d'autodestruction nourri d'arrogance. Je ne dirais pas cela. Pour moi, il semble que la communauté des psychanalystes soit dans une sorte d'irréalité théorique narcissique. Une bulle sectaire plus même en proie à la suffisance. Cela me fait penser à un texte d'Antonin Artaud dans lequel il décrit comment une communauté, en proie à la peste bubonique, continue à vivre comme si de rien n'était. À savoir que les membres de cette communauté étaient voués à une mort certaine dans une sorte de jubilation collective. Manière de dénégation de la menace qui allait les emporter. Dénégation de ce qu'ils savent et ne veulent pas savoir. Et on continue à s'auto-ínfatuer comme si la théorie freudo-lacanienne sacralisée était immortelle. De fait cette attitude délétère ne fait que poursuivre ce que, à mon sens, Freud et Lacan avaient initié avec leur mode de «penser» et d'élaborer. Mais la faiblesse de leurs élaborations était compensée par le fait que l'un et l'autre était ce qu'on peut appeler des «Grandes Voix» qui polarisaient et unifiaient une communauté très hétérogène. Aujourd'hui il n'y a plus de «Grande Voix». Que de petits épigones qui font survivre la psychanalyse par l'exégèse

toujours réitérée des textes sacrés. Certains ont leur petit quart d'heure de gloire warholien. Mais leur petit quart d'heure de notoriété ne tient qu'au reflet de ces deux Grandes Voix qui se sont tues. Leur seul mérite est de les faire revivre dans des variantes «éclairantes» de fragments présentés comme des trouvailles. Leur gloire consiste à faire revivre les grandes voix qui se sont éteintes et de donner l'illusion qu'elles sont à jamais présentes et immortelles. Ce qui est à la fois faux et dérisoire. Mais cela fait perdurer le mythe. Et c'est au fond ce qui compte pour eux. Après eux le déluge. Ou peut-être, plus naïvement, pensent-ils que la psychanalyse va perdurer bien qu'elle ne soit pas une science humaine parce qu'il y aura toujours d'éminents épigones gardiens du temple et que ces textes sacrés, parce qu'ils sont insondables, serviront toujours aux générations suivantes de matière à exégétiser en rond. Mais au mieux le freudo-lacanisme persistera un temps comme courant de pensée daté, puis il sombrera dans l'oubli. Inéluctablement. Et il ne faut pas en être nostalgique.

Il est vrai que certaines mythologies, en particulier religieuses, continuent de recruter des adeptes et à opérer dans la réalité sociale en fomentant des communautés pérennes depuis la nuit des temps. Mais il n'y a aucune chance que les mythologies freudo-lacaniennes aient ce destin. D'abord parce qu'en ce qui concerne Freud, il n'y a pas véritablement de novation par rapport aux mythologies grecques ou mêmes indo européennes. Aux dires de Lévi-Strauss, elles en sont des variantes. De plus, notoirement dégradées et simplifiées eut égard à la complexité des mythologies grecques qui elles-mêmes ne sont que des

variantes des mythes indo-européens fondateurs. Enfin, leurs présentations «rationnelles», telles que Freud a toujours eu l'ambition de les faire apparaître comme scientifiques dès «l'Esquisse», n'ont aucune validité puisqu'aussi bien le présumé originel, à savoir énergétique, n'a aucune consistance. Ce présumé est le même que celui des philosophies orientales fondées sur le Qi «spirituel (氣)». Quoiqu'on pense que le Qi n'ait pas d'équivalence dans la pensée occidentale. La pulsion et la libido y ressemblent à bien des égards, quoique le Qi tombe du ciel et que la pulsion se prétende issue du biologique. Lacan semble ne pas y avoir renoncé. S'il ne réfute jamais ce postulat originaire, il le transforme du côté de l'Acte sexuel comme impossible. Acte sexuel impossible qui serait le révélateur paradoxal de l'effet de cette énergie psychique imperceptible et immesurable. C'est assez astucieux.

Mais, ce n'est pas une énigme la longévité des religions. On sait, ethnologiquement parlant, comment et pourquoi elles perdurent. Elles sont un support de croyances qui fait «sens», sans lequel il n'y a ni collectif ni communauté. Mais en disant cela, on ne dit rien du pourquoi cette croyance ne disparaît pas dans notre culture dominée par l'idéologie scientifique. Car la croyance fondée sur une mythologie est incompatible avec la croyance fondée sur les merveilles de la science. C'est d'ailleurs la position de Freud dans *L'Avenir d'une illusion*. Dans ce texte, entre autres, il considère que la croyance religieuse n'a plus de raison d'être, même pour faire «sens», depuis que la raison est prévalente dans nos sociétés. Pour lui la raison suffit pour faire

collectif. Ce qui est faux. C'est méconnaître la fonction sociale de la croyance (et en particulier de la croyance religieuse qu'il considère comme une névrose de contrainte) et du sacré, dans nos sociétés. Lévi-Strauss avait fait la même erreur. J'y reviendrai quoique je m'en sois déjà expliqué. Ce qui est piquant dans ce texte c'est que Freud propose une explication para-ethnographique fondée sur la théorie psychanalytique pour rendre compte de la consistance du social à partir de la théorie des pulsions et de la répression d'icelle à partir du mythe de la horde. Sans se rendre compte qu'il propose alors de remplacer un système mythologique religieux par un autre : sa pseudo-théorie des pulsions. Il substitue à ce qu'il appelle l'illusion religieuse, l'illusion pulsionnelle pour expliquer la mécanique du monde. Mais en toute bonne foi, il est persuadé qu'il apporte une explication rationnelle là où la religion (les religions) n'est que superstitions infantiles, comme Marx qui stigmatise la religion comme opium des peuples, il est le lointain héritier de la révolution rationaliste des lumières.

Reste entière la question de savoir pourquoi les mythologies religieuses du livre perdure alors que j'avance que les mythologies freudo-lacaniennes sont vouées à disparaître. Et à cette question on peut émettre quelques hypothèses pour y répondre. Au moins une. Ethnologiquement, pour qu'il y ait croyance donc communauté, il faut et il suffit qu'il y ait un fondateur qui incarne la mythologie qui la fait consister. Ce que j'appelle une «Grande Voix». Et que cette mythologie réponde et explique à l'aide de la pensée sauvage une «énigme insoluble» par ailleurs. En ce qui nous concerne, l'énigme c'est la nature de

la réalité psychique... et partant de son destin tant individuel que collectif. C'est l'équivalent de la question de l'Être qui agite la civilisation occidentale depuis Parménide. On peut donc faire l'hypothèse que si la mythologie psychanalytique a perduré jusqu'à aujourd'hui c'est parce que Freud puis Lacan ont été ces Grandes Voix nécessaires à l'efficacité coalescente culturelle et sociale d'une mythologie. Mais pour qu'une mythologie perdure, il faut que de génération en génération, il y ait un représentant de cette «Grande Voix» fondatrice.

L'église catholique, par exemple, a institutionnalisé cette grande voix sous les espèces du Pape prétendu successeur de Pierre. De fait, il serait plutôt successeur de Paul, (bien que la Grande Voix supposée fondatrice soit Jésus) que de Pierre. Car le réel fondateur de la vraie religion, c'est Paul qui n'était pas même un disciple de Jésus ! Il n'y a aucune institutionnalisation d'un représentant de cette Grande Voix dans la communauté des psychanalystes. Seulement une kyrielle d'épigones individualistes et concurrents. Ce qui fait dispersion. C'est ce qui fera sa disparition inéluctable qu'il n'y ait aucune Grande Voix institutionnalisable. Pour qu'il y ait une grande voix il faut que celui qui s'y autorise soit charismatique ; c'est-à-dire intimement persuadé qu'il détient une «Vérité» qu'aucun autre ne possède avant lui. Freud avec son histoire d'Inconscient et de pulsions, Lacan persuadé que lui seul avait compris ce que Freud voulait théoriser. Tous les deux ont la conviction d'innover et d'inventer. «Seuls comme ils l'ont toujours été» si on voulait parodier Lacan fondant par ces mots l'École freudienne. On peut donc dire que le charisme de ces «deux Grandes Voix» était

la manifestation d'une Hubris sociale à nulle autre pareille. Hubris sociale qui dépasse la simple ambition. Certes on ne peut pas nier qu'ils aient eu une véritable passion concernant la compréhension des phénomènes et du fonctionnement psychique... et des dysfonctionnements psychiques. Mais cette passion était détournée et mise au service de leur soif inextinguible de reconnaissance et de notoriété sociale. Or il n'est pas sûr que fonder une science humaine spécifique, qui ferait partie d'une anthropologie (structurale) générale, leur eusse donné une notoriété égale à celle dont ils ont bénéficié. Encore que cela aurait sans doute été possible. Mais être un pionnier solitaire, ou le faire croire, est sans doute plus conforme à leur aspiration psychique. De toute manière incompatible avec un simple projet de connaissance scientifique. Moïse, sans doute, est leur modèle. Mais on sait que Moïse n'entre pas en Canaan. Eux aussi sont restés aux portes d'une véritable coupure épistémologique au sens où l'entendait Husserl. Ou de rupture épistémologique que Bachelard proposait comme étant la condition nécessaire pour connaître la nature des phénomènes que l'on voulait expliquer. Pour lui cette rupture épistémologique passait par le rejet des élaborations antérieures (ou même leur destruction). C'était la condition pour que se révèle une connaissance «véritable et nouvelle»¹. L'un et l'autre ne voulait devoir rien à personne. Au point d'intégrer dans leur propre élaboration ce qui était proposé par d'autres. Certes il leur arrivait de citer. Mais au fond

¹ La formation de l'esprit scientifique, Bachelard

il ne s'agit pas à proprement parler de citations car celles-ci apparaissent comme de simples contributions à la cause. Et ceux qui étaient cités ne l'étaient pas en tant qu'auteur. Lacan ira jusqu'au bout de cette logique qui dans le bulletin «Silicet» avait stipulé que les textes étaient tous anonymes, sauf les siens ! S'il y a chez eux une pulsion épistémologique indéniable, elle est dévoyée par une envie irrépressible d'apparaître en héros d'un savoir et d'une cause à nulle autre pareille. La psychanalyse c'est Freud, puis ensuite Lacan. Et personne d'autre. Les autres sont soit des disciples soit des élèves. Sans eux la psychanalyse n'existe pas. Elle est alors réduite aux élaborations «délirantes» ou «mythologiques» de ces deux héros. Délire ou mythologie de structure hystérique chez Freud. Délire ou mythologie de structure paraphrénique chez Lacan. C'est en général sur le modèle lacanien «paraphrénique» que les épigones n'en finissent pas d'exégétiser. Si on voulait s'en tenir à une référence métapsychologique, on pourrait dire que chez ces deux auteurs l'instance qui est à l'œuvre dans leurs élaborations aussi héroïques qu'époustouflantes c'est l'Idéal du Moi. Une sorte d'idéalisation de la pensée réflexive et de ses résultats. Idéalisation à ce point enviable que les émules ne peuvent à leur tour qu'en être saisis et, par le fait, les sacraliser en fomentant des contenus idéiques qui en constituent des remaniements sans fin. Dans la ferveur et la dépendance. Si la ferveur et la dépendance s'effacent, que reste-t-il ?

Car, comme je l'ai rappelé, cet exploit héroïque, qui fait coalescence communautaire n'est tenable que pour autant on puisse en poursuivre indéfiniment la tension au prix

d'acrobaties intellectuelles toujours plus étonnantes. Et cela dure tant qu'il y a un public que cet exploit intellectuel continu fascine... et d'élèves ou d'épigones pour, non pas transmettre, mais enseigner et susciter le prosélytisme. Comme j'y faisais allusion précédemment l'Hubris et la rationalité du projet scientifique ne sont pas compatibles. Car si métaphoriquement on s'en réfère à Homère, l'Hubris est l'apanage des dieux (parce qu'ils sont immortels et s'ennuient, ils sont condamnés à l'Hubris !), la rationalité quand elle est scientifique, dans son absolue banalité, est destinée aux humains... parce qu'ils sont mortels et condamnés à mettre de l'ordre là où le désordre (le stochastique) se déploie. Désordre à qui, aujourd'hui, on assigne de n'être pas seulement entropique mais créateur d'ordre (on parle de néguentropie). Ce que Darwin avait déjà pressenti et en avait donné une première esquisse théorique.

Mais cette propension à l'exploit intellectuel toujours réitérée tout au long de leur vie, ni Freud, ni Lacan n'ont pu la tenir jusqu'au bout. Encore que Freud ait échappé à la prise de conscience de son échec à théoriser véritablement l'appareil psychique et son fonctionnement. A partir de 1920, il a sombré dans une sorte de pessimisme radical. Comme si on assistait dans son œuvre à l'expression d'une sorte de Surmoi cruel qui prend la relève du mode d'idéalisation qui l'animait antérieurement. Il remanie une fois encore non seulement sa conception topique de l'appareil psychique mais aussi l'aspect économique et dynamique de son fonctionnement. De fait, il est d'usage de parler à ce sujet d'une nouvelle topique (la deuxième topique). Il serait plus juste de parler d'une deuxième

métapsychologie. Mais ce qui est le plus marquant dans le remaniement de cette deuxième métapsychologie, c'est l'irruption de la pulsion de mort. C'est cela qui signe chez Freud le passage d'une élaboration pseudo-théorique sous l'égide de l'Idéal du moi à une élaboration pseudo-théorique sous l'égide du Surmoi et du châtement. On assiste alors à l'élaboration d'une nouvelle théorie des pulsions. Si on veut s'en convaincre, il n'est que de se référer à «Au-delà du principe de plaisir» et surtout à «Le Moi et le ça». C'est ce que j'évoquais au dernier séminaire. Ce que j'évoquais là c'est que cette désidéalisaiton de la pulsion sexuelle et l'élaboration de cette transformation métapsychologique de l'appareil psychique sur fond de culpabilité permet de masquer l'échec théorique d'une articulation véritable de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique. Il s'évite la désillusion. Car cette nouvelle mouture de la théorie des pulsions, qu'il n'a pas cessé de remanier tout au long de son élaboration, il la met, là encore, sous l'égide de la mythologie grecque d'Éros et de Thanatos¹. Comme s'il théorisait enfin ce que les grecs avaient pressenti, en leur temps. A cette époque, il conçoit l'appareil psychique autour et sous l'emprise de la pulsion de mort aveugle et destructrice. Où le déterminisme de l'inconscient s'explique par la tendance implacable à la destructivité. Plus même l'agressivité mais la destructivité généralisée à la poursuite du léthal. Où la pulsion sexuelle, la libido, est au service, et le jouet, de cette hypothétique pulsion de mort. Non seulement de la personne

¹ Thanatos : fils de la nuit (Nyx), frère jumeau d'Hypnos maître du sommeil, veille sur les morts aux enfers sous l'égide du dieu Hadès

mais de la société toute entière (Malaise dans la culture). Il développe alors cette idée que l'appareil psychique, en fin d'analyse, est, de fait, calamiteux, non seulement individuellement mais collectivement. Pseudo philosophie stoïque d'un radical pessimisme. Pas même une ethnologie crépusculaire mais une sorte de truisme catastrophique.

Car, il y a lurette que nous savons que nous sommes mortels comme n'importe quel autre organisme biologique et que les cultures, les civilisations, les sociétés qu'Homo sapiens concocte sont, elles aussi, précaires et mortelles. Il est vrai que cette philosophie simpliste trouve aujourd'hui un écho et transforme une réalité scientifique objective en une sorte de psychodrame métaphysico-ontologique. On se demande bien pourquoi Homo sapiens, comme espèce, devrait faire exception aux lois qui régissent les organismes vivants ? Qu'aujourd'hui on suspecte, à bon droit, que la disparition de notre espèce puisse être provoquée par elle-même, et par d'autres événements qu'elle engendre, et que, de surcroît, elle soit la cause de ce qu'il est convenu d'appeler la sixième extinction et du réchauffement climatique, ne change rien au principe de réalité qui régit l'évolution et la disparition des espèces. Ce qui fait la différence c'est que nous puissions le «savoir» disons «scientifiquement». Mais pas pour autant en prendre «conscience» psychiquement et collectivement c'est-à-dire culturellement. En prendre conscience serait la condition nécessaire pour tenter d'anticiper. Ce qui a peu de chance d'advenir. Surtout si on considère que cet état de fait a pour cause une mythologie quasi universellement partagée (à l'exception de quelques cultures de

chasseurs / cueilleurs en voie de disparition) qui date du paléolithique soit il y a 12 000 ans. Mythologie qui éclot en même temps au Moyen Orient et en Chine et qui débouche sur l'élevage et l'agriculture au prétexte que la planète terre serait notre héritage exclusif. Relire, si on m'en croit, la Genèse. Cette période voit l'humanité se scinder en groupes d'Homo sapiens où certains considèrent qu'il faut, quoique dénaturés, faire retour à la symbiose avec la nature («Back to the tree» de Pourquoi j'ai mangé mon père de Roy Lewis, 1960), les chasseurs cueilleurs, et ceux qui se donnent pour objectif d'exploiter la nature à leur profit et qui entérinent empiriquement le fait (et par anticipation) qu'il n'y a pas de niche écologique nécessaire à Homo sapiens. C'est ce que je nomme «la Grande Divergence» dont les civilisations techniques et scientifiques sont toutes issues. Mythologie qu'il faudrait «déconstruire» si on voulait arrêter le processus invasif et destructif. Ou prétendu destructif, car ce que l'on détruit c'est l'idée qu'Homo sapiens «scientificus» se fait de son besoin «idéalisé» de Nature comme si c'était un «bien» (à entendre dans sa polysémie). De fait, on participe à la nième transformation globale du monde en perturbant l'équilibre actuel physicochimique de notre environnement. Mais des transformations physicochimiques de l'environnement planétaire il y en a eu des kyrielles depuis la formation de la terre. Peut-être celle-ci nous est-elle défavorable, voire mortelle pour notre espèce. Est-ce bien grave ? Ce qui n'est ni réaliste, ni possible, ni même probable - j'y reviendrai dans la partie consacrée à ce que je nomme la «misanthropie objective du psychanalyste» - quand on sait la difficulté et le temps qu'il faut

pour «déconstruire» dans la cure les petites mythologies individuelles de nos psychanalysants qui leur servent de vadémécum pour survivre. C'est pourtant nécessaire pour que cessent leurs croyances qui occultent la faille subjective. Vouloir accéder au Vivre individuellement n'est pas une sinécure. Imaginez ce qu'il en serait pour déconstruire cette mythologie originelle de nos sociétés auprès de 7 milliards d'individus. Peut-être Freud croyait-il que la psychanalyse pourrait être une panacée prophylactique. On mesure alors la déception qu'il a dû subir et qui explique cette conversion au scepticisme douloureux. Mais il est désolant que l'on prenne encore au sérieux cette pseudo-philosophie morale qui lui tient lieu de vérité ethnologique. Et qu'après lui, on se culpabilise sur le mode surmoïque au prétexte qu'on serait les adeptes destructeurs de la biosphère. Ce qu'il y a dans cette croyance est assez typique de la pensée sauvage où l'on «personnalise» les éléments physico-chimiques. On en fait des «êtres» comme disent les philosophes dont on serait en quelque sorte interactivement partie prenante. Pourtant on sait que des mutations d'abord physico-chimiques puis biologiques, notre planète en a subi des kyrielles depuis qu'elle est sortie des limbes cosmologiques. Et nous n'y étions pour rien... Il est indéniable qu'aujourd'hui nous soyons pour quelque chose dans cette énième transformation chimico-physico-biologique de notre environnement. Et que ce soit la conséquence de cette mythologie ourdie il y a plus de 12 000 ans au Moyen-Orient et en Chine, c'est un fait tout aussi indéniable. Pour autant, il n'est pas sûr que ces transformations soient fatales à notre espèce ni qu'elles tempèrent notre invasivité. Si on prend au sérieux

qu'à Homo sapiens nul n'est besoin de niche écologique, il la crée ou peut la créer à partir d'ingrédients physico-chimiques partout où il va. On peut penser qu'en appeler à la biodiversité tient d'un retour nostalgique au mythe de la symbiose dont nous nous sommes départis au paléolithique. Sorte de «repentir», au sens pictural et de nostalgie de la voie prise par les chasseurs / cueilleurs. Mais inutile. Pour s'en convaincre il n'est que de prendre connaissance de quelques chiffres. Sur la surface de la terre, les scientifiques estiment que 97% des mammifères sont constitués d'Homo sapiens et de leurs animaux domestiques. Reste 3% d'espèces sauvages... Biodiversité ? Pourquoi faire ? L'ingéniosité scientifique nous en préservera ! Le XXème Siècle a créé la réalisation de ce mythe d'annulation du temps et de l'espace (le temps réel et l'ubiquité de localisation). Peut-être le XXIème siècle verra la réalisation de l'annulation généralisée du mythe de l'environnement naturel. Dans cette perspective les sociétés des chasseurs-cueilleurs sont condamnées. Ainsi que la nature naturelle ! Sauf à titre de «réserves naturelles». Il n'est pas anodin de remarquer que la création des parcs naturels aux États-Unis au XIXème siècle (Yellow Stone créé en 1872... etc.) est contemporaine de la création des réserves d'Amérindiens... Était-ce une anticipation qui va se généraliser ? A supposer que l'on trouve aux uns et aux autres une valeur «économique» qui alimente le progrès et le développement.

Alors que Freud a organisé, avec cette histoire de pulsion de mort, la méconnaissance de son échec théorique à rendre compte de l'appareil psychique et de son fonctionnement, il me

semble qu'il en soit de même pour Lacan. On peut lui faire crédit qu'il a pris conscience de son échec et qu'il la fait savoir. En tout état de cause, c'est comme cela que j'ai entendu et reçu ces deux interventions dont je vous ai incités à prendre connaissance. Lacan est plus lucide que Freud qui n'a jamais démordu du bien-fondé «scientifique» de ses élaborations tout en admettant qu'elles étaient imparfaites. Lacan, lui, en tout cas il me semble, reconnaît non seulement son échec mais aussi celui de Freud («Freud a inventé l'Inconscient, cette idée loufoque» dit-il). Mais ce n'est pas pour autant qu'il pense que la psychanalyse n'existe pas comme discipline quoiqu'il ait échoué à la modéliser. Il aurait pu. Mais comme je viens d'essayer de l'étayer, son Hubris l'a empêché. Il aurait pu l'inscrire dans le courant structuraliste naissant. Sans doute d'une certaine manière, il a été tenté dans les années cinquante quand il fréquentait Jacobson et Lévi-Strauss. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse en atteste. Mais aussi cette histoire de «signifiant» et «d'inconscient structuré comme un langage». Mais il a renoncé. À mon sens non pas parce qu'il considérait le structuralisme comme inadéquat pour théoriser la psychanalyse, mais parce que ce n'était pas lui qui l'avait inventé et théorisé mais Jacobson et Lévi-Strauss. Comme Freud qui se disait l'égal de Darwin et de Galilée, il voulait, «seul comme il l'avait toujours été», «révolutionner» la théorie freudienne au prétexte de la réhabiliter. Il lui était impossible de s'inscrire dans un courant de pensée dont il n'aurait pas été le promoteur et l'inventeur. De fait, d'une certaine manière, il a réussi puisque le lacanisme perdure encore. Sans doute pas pour très longtemps. Mais au

fond le lacanisme n'est pas une théorie psychanalytique proprement dite. Comme je le rabâche à longueur de séminaire, le lacanisme est un courant philosophique. Ou bien plutôt une ontologie sans métaphysique. Une «ontique» comme la nomme Heidegger qu'il oppose à l'ontologie. Ontique étant une réflexion théorique consacrée aux «étants»; l'ontologie traite de l'être dans son essence. Nouvelle attitude héroïque tenue à la fin de sa vie qui consiste à réussir l'exploit de théoriser cette présence au monde «subjective» là où Heidegger avait partiellement échoué. Pas «être au monde», «Dasein», mais Sujet Ex-sistant. De fait, il s'agit pour lui de proposer une théorie du Sujet qui synthétise et dépasse la dichotomie entre «ontique» et «ontologie». En d'autres termes de procéder à l'élimination de la problématique de l'Être et des Êtants pour lui substituer la seule question du Sujet comme Ex-sistant. Faire mieux que Heidegger après avoir fait mieux (tout en tentant de le sauver) que Freud, voilà ce qui anime Lacan. Surpasser, pourrait-on dire, ceux qu'il présente comme ses héros. Avoir un maître pour mieux le destituer pourrait-on dire aussi. Cette histoire de Sujet comme Ex-sistant aurait pu sans doute constituer la révolution copernicienne psychanalytique si Lacan ne l'avait pas située comme une approche uniquement conceptuelle idéale. C'est-à-dire philosophique sans référence au neuro-cérébral. C'est-à-dire d'un point de vue structural, sans continuité asymptotique avec non seulement l'architecture des réseaux neuronaux mais aussi sans référence au fonctionnement bio-cérébral. Si on reprend la terminologie freudienne : sans faire l'hypothèse d'un concept limite d'avec le biologique. Et pourtant le langage, qu'il appelle à la rescousse à

cette époque, est une fonction neurocérébrale. Mais il ne le considère là aussi que conceptuellement ; c'est-à-dire quasiment philosophiquement ou psychologiquement. Ce qui d'un point de vue épistémologique est notoirement insuffisant. Il en appelle à sa «linguisterie» qui n'est qu'une transformation transgressive de la linguistique jakobsonienne. Il faut dire que sur le plan philosophique dans sa tentative de surpasser Heidegger, il n'a pas trop mal réussi. Et il a confié à l'École de la Cause de la diffuser internationalement (en tout cas en Amérique latine) sous le déguisement de «la psychanalyse lacanienne». Mais, si on voulait être réducteur, on pourrait dire que l'héritage que Lacan a transmis à l'École de la Cause, la bien-nommée, est une psychologie philosophique dont la cure se réclame, centrée sur la question du Sujet. Elle équivaut à celle que promeut la «Dasein Analyse», inventée par Binswanger (et qui a encore des adeptes). Ou même à la psychanalyse existentielle à laquelle Sartre a consacré la fin de sa vie et qui n'a plus d'adepte. C'est loin d'être novateur quoiqu'elle ait une multitude d'adeptes de par le monde. On peut se demander si cette psycho-philosophie aura un avenir. Ce n'est pas certain. En tout état de cause, si elle a un avenir, ce sera celui d'avoir été le fossoyeur de la psychanalyse.

Mais le désarroi, dont Lacan semble avoir fait preuve au moment où il prononce ses interventions à Deauville et à Lille, pourrait faire penser que son exploit philosophique ne le console pas réellement de son incapacité à modéliser la psychanalyse. Cette authenticité dans l'aveu fait à ce moment-là atteste paradoxalement qu'il était un authentique psychanalyste. Il ne

sombre pas dans le pessimisme comme Freud. Mais il y a comme une décompensation. Comme certains paraphrènes en éprouvent quand leurs époustouflantes constructions idéiques s'évanouissent... et qu'ils n'y croient plus. Il n'y a pas là, comme chez Freud, une faillite d'un Idéal de Moi hypertrophié reprise par le Surmoi, fauteur d'un pessimisme incurable. L'élaboration paraphrénique nécessite une absence de Surmoi. Elle se présente comme une toute puissance illusoire à laquelle celui qui la produit ne croit plus et ne sait alors plus ni comment ni où il la produit. Si l'élaboration s'arrête alors la toute-puissance s'évanouit. C'est ce qui différencie la mégalomanie hypomaniaque de la toute-puissance paranoïaque qui s'étaie, elle, sur une production du Moi Idéal.

DE LA SITUATION DE LA PSYCHANALYSE STRUCTURALE VIS-À-VIS DU FREUDO LACANISME

Vous allez me demander pourquoi alors inscrire la psychanalyse structurale dans la continuité asymptotique d'avec les élaborations de Freud et de Lacan (et de quelques autres). D'abord bon nombre de concepts, quoiqu'ils aient été radicalement redéfinis, leur sont repris. Il est vrai que grâce à ces reprises, j'ai longtemps omis d'explicitier leurs nouvelles définitions. Ce n'était pas seulement donc par conformisme que j'ai repris ce lexique mais par conviction qu'ils avaient une validité véritable. Bien sûr, comme vous le savez, continuité asymptotique sous-entend rupture et passage à un autre champ d'organisation. Mais la continuité est réelle sans qu'il y ait syncrétisme ou transgression. Il n'y a

aucune transgression dans ma démarche. Il n'y en a jamais eu. Seulement une intention et une attitude de recherche scientifique. Il n'était absolument pas question de surpasser Freud ou Lacan. Ils ont l'un puis l'autre circonscrits le champ d'une discipline nouvelle sans pour autant réussir à la fonder véritablement en une science humaine à part entière. Car Freud voulait que la psychanalyse soit une science «physique» de la nature. Et Lacan mettait la psychanalyse au-dessus de la science et de la philosophie. Ils ont supposé un champ spécifique, la réalité psychique, non réductible à une fonctionnalité bio-physico-neurologique, ni à une psychologie béhavioriste, ni à une philosophie morale philosophie ontologique.... Ils ont inventé un nouveau champ de connaissance nécessaire à la compréhension du fonctionnement adaptatif d'Homo sapiens. Ce qui est essentiel quoiqu'ils n'aient pas pu en tenir la gageure car, les pseudo-fondamentaux, qui ont été les leurs, n'ont pas permis de théoriser ce qu'il en est de la causalité psychique. Certes ils l'ont pressentie et en ont donné une «représentation» intuitive et métaphorique. C'est-à-dire mythologique ou psycho-philosophique selon le point de vue à partir duquel on considère leurs élaborations. Il est sûr qu'il n'y a pas de théorie consistante, c'est-à-dire stabilisée en modèle, dans ce qu'ils ont conçu et soutenu. On peut donc considérer que la psychanalyse, dont ils ont circonscrit le champ, n'existe pas ou n'existe pas «encore», avec eux. Ils l'ont seulement anticipée quoique l'un et l'autre aient eu l'ambition de la théoriser. Mais une anticipation, fut-elle brillante, n'est pas une condition suffisante pour qu'une discipline s'avère.

Tout ce passe comme si au moment de la dissolution de l'École freudienne nous étions toujours dans cette configuration anticipative. Moïse, vous disais-je précédemment, qui reste aux portes de Canaan s'en pouvoir y rentrer. Souvent, j'ai pris la métaphore de l'alchimie qui précède et anticipe la chimie. Chimie qui verra le jour avec Lavoisier. Mais ce n'est qu'une analogie. On pourrait évoquer les deux autres disciplines qui participent à l'édification d'une anthropologie structurale générale : la linguistique structurale fondée par Jakobson et l'ethnologie structurale Lévi-straussienne. Si vous me permettez la comparaison, Freud et Lacan ont la même position que Mauss a pour Lévi-Strauss dans la fondation de l'ethnologie structurale. On peut considérer en effet que l'ethnologie structurale de Lévi-Strauss découle de la rencontre de l'invention du «Symbolique» telle que Marcel Mauss l'énonce et de la linguistique structurale que Jakobson fonde à partir de l'œuvre de Saussure. Saussure qui est contemporain de Mauss. En effet, de la même manière et précédemment, la linguistique saussurienne du Cours de linguistique générale constitue le prolégomène à partir duquel Jakobson fonde de la linguistique structurale dès lors qu'il substitue (ou qu'il invente) la phonologie à la phonétique saussurienne. Cette substitution est, à mon sens, une découverte fondamentale qui donne une validité épistémique aux sciences humaines (conjecturales) structurales.

De fait, l'ethnologie structurale de Lévi-straussienne est le résultat de la rencontre de l'ethnologie du «symbolique» de Marcel Mauss et de la linguistique post-saussurienne structurale

de Jakobson et de Troubetskoï fondée sur la phonologie où le phonème devint l'unité fondamentale de la science du langage. Alors qu'auparavant, chez Saussure, cette unité fondamentale était le signe quoiqu'il soit constitué de deux entités conceptuelles élémentaires, le signifiant et le signifié indéfectiblement lié l'un à l'autre. Concept fondamental car il acquiert implicitement, le statut d'unité d'information dont on sait qu'elle constitue la modalité dynamique du vivant biologique. Alors que le phonème de la phonétique saussurienne était seulement un constituant élémentaire du signifiant défini comme «matière sonore mise en forme». Autrement dit, aussi bien le phonème que le signifiant saussurien bénéficient d'une définition «phénoménologique». Définition phénoménologique «descriptive» qui ne permettait pas véritablement de différencier les «signaux» sonores, organisés en code, émis de diverse manière par les animaux pour interagir entre eux et avec le milieu, et le «signe» dont le fondement phonématique le situe dans la continuité d'un système d'information quasi biologique. Où le phonème serait l'équivalent dans l'ordre du langage (et du psychisme) de la molécule dans l'ordre de la matière organique ou, à tout le moins, son représentant. En effet, l'unité d'information phonématique permet le codage en signifiants des «représentations» (sans représentant pour reprendre la terminologie freudienne) neurobiologique que le système cérébral génère dans ce qu'il est convenu d'appeler «l'espace de travail global» conscient. C'est le phonème qui permet le codage de ces représentations neuronales qui résultent de la relation des perceptions endogènes et exogènes traitées par les modules

spécifiques neurocérébraux. Il y a là-encore continuité asymptotique entre le neuro cérébral et le psychique par le truchement du phonème. Cette hypothèse, propre à la psychanalyse structurale, comme je l'ai déjà évoqué, permet de réfuter le concept de «psychosomatique» ou, selon le point de vue que l'on prend, d'en expliquer le ressort. Et, plus généralement, de fonder pour partie l'efficacité de la psychanalyse hors de «l'efficacité symbolique» propre à l'intégration dans l'organisation culturelle du social. C'est-à-dire du côté de la reprogrammation des structures neuronales et de leur fonctionnement biologique. Cet ADN (si on peut employer cette image éculée) qu'est l'armature phonématique d'une langue, est commun à ces trois disciplines (linguistique, ethnologique, psychique) qui constituent les sciences humaines et permet de les extraire de la phénoménologie, de l'ontologie, de la psychologie, de la psychosociologie et de la sociologie. Et de les mettre en continuité asymptotique avec la neurobiologie. Ce que Lacan a manqué à comprendre. Et ce dont Leclaire a eu l'intuition lointaine.

C'est dire qu'au regard de la psychanalyse structurale Freud et Lacan (et quelques autres) ont la même position et fonction que Saussure pour la linguistique structurale et Mauss et Jacobson pour l'ethnologie structurale. De la même manière la psychanalyse structurale se trouve aux confins des élaborations pré-psychanalytiques de Freud et Lacan et à la fois de la linguistique structurale et de l'ethnologie structurale. Ces trois disciplines constituent alors ensemble ce que je nomme «Anthropologie structurale générale». Anthropologie structurale

générale qui trouve sa validité et sa pertinence du fait que les phénomènes psychiques et sociaux spécifiques (dénaturés) produit par Homo sapiens (linguistique, psychique, ethnographique) sont tous tributaires d'une unité d'information quasi biologique qu'est le phonème. De fait, ce qui différencie les sciences humaines structurales des sciences dures physico-chimico-biologiques, c'est que leur modélisation ne fait appel ni à la formulation mathématique ni à l'expérimentation. La «structure», et la systémique structurale qu'elle active, est pourrait-on dire «qualitative» (ou autrement dit conjecturale). C'est-à-dire qu'ensemble elles ne nécessitent pas pour les valider de la preuve expérimentale quantifiée. Elles découlent du fonctionnement langagier qui est structural par essence, en tant que ce système d'oppositions transformables. Une structure en science humaine se présente comme un système d'informations oppositionnelles qui génère, par transformation, des phénomènes d'adaptation téléonomique d'ordre psychique et social. La garantie d'universalité des modèles explicatifs des sciences de la nature tient à leur modélisation mathématique et à la quantification (plus souvent probabiliste) que l'expérimentation valide. C'est aussi la garantie de leur reproductibilité. L'universalité des explications des phénomènes psychiques et sociaux, dans le cadre des sciences structurales, n'est pas garantie épistémologiquement par un recours à la mathématique, qui permet de modéliser ou de vérifier expérimentalement. L'universalité tient, dans le cas des sciences structurales, à ce que les phénomènes psychiques et les phénomènes culturels chez Homo sapiens «émanent» de l'aptitude au langage et de sa constitution structurelle

neurobiologique. Constitution structurelle neurobiologique du vivant qui s'avère elle-même binaire et oppositionnelle. Dans cette perspective puisque les phénomènes adaptatifs sont tous issus de l'aptitude au langage et que le langage est une aptitude universelle d'Homo sapiens, alors les modèles structuraux qui rendent compte des phénomènes psychiques (la psychanalyse) et sociaux (l'ethnologie) sont donc universels.

Il n'en est pas de même pour les sciences prétendues sociales c'est-à-dire essentiellement l'économie et la sociologie voire la psychosociologie. Leur modélisation ressort des mathématiques probabilistes qui permettent de rendre compte de modes opératoires et supra structurels des phénomènes économiques ou psychosociaux. Ces modèles sont au mieux descriptifs, et parfois prédictifs, des comportements des «agents». Ils ne sont jamais «causals». Pour reprendre l'opposition de Wittgenstein, ces modèles organisent des «raisons» de tel ou tel comportement social ou économique. Ils ne permettent pas de modéliser «les causes» qui sous-tendent les «raisons». En d'autres termes les sciences sociales typologisent les raisons «imaginaires» des comportements d'Homo sapiens alors que les sciences humaines modélisent «les structures» qui causent les comportements psychiques et sociaux d'Homo sapiens. On pourrait en conclure que les prétendues sciences sociales ne sont que des techniques qui permettent l'agencement de taxinomies, plus ou moins pertinents, des comportements sociaux et économiques alors que les sciences humaines structurales permettent d'expliquer les causes des fonctionnements psychiques et culturels. C'est-à-dire que les sciences humaines

structurales sont de véritables systèmes de connaissances scientifiques. Seul René Thom s'en était avisé quand il s'interrogeait sur les pertinences de la différence maintenue entre les modèles des sciences dures (de la nature) et modèles des sciences molles (dites conjecturales). Et sa théorie des catastrophes est sans doute fondamentalement, à certains égards, structurale (on le lui a assez reproché).

L'hypothèse donc que j'ai faite est que Freud et Lacan ont été des précurseurs inspirés et flamboyants d'une théorie scientifique non encore advenue dont il fallait (ou non !) tenter d'en proposer un modèle. Tout naïvement j'ai pensé que ce n'était pas impossible. Et j'ai cru que d'autres en étaient arrivés au même constat. Ce qui était une erreur. D'autant que l'idée que j'avais, d'abord intuitive, était que si on voulait articuler quelque chose de consistant, il fallait faire retour à ce que Lacan avait abandonné sans jamais, d'ailleurs, y avoir totalement adhéré. C'est-à-dire une conception structurale de ce que Freud nomme «appareil psychique». De cette conception structurale de l'appareil psychique, Lacan, de fait, n'a jamais fait autre chose que de la frôler. La frôler en empruntant à la linguistique structurale quelques concepts dont il s'est ingénié à subvertir non seulement le destin mais aussi la définition. Mais le traitement qu'il fait subir au structuralisme n'est pas différent de celui qu'il fait subir aux différents champs dans lesquels il puise (théologie, métaphysique, ontologie, philosophie morale, littérature, poésie, etc...) des idées et des concepts qu'il ne manque jamais de subvertir ou de transgresser. Le moins que l'on puisse dire c'est que ça ne manquait pas susciter

immanquablement de la surprise et de l'incompréhension toujours reconduite chez ceux qui l'ont suivi. Si on voulait être trivial, on pourrait dire que tel un magicien, tout au long de ses séminaires, il n'en a jamais fini de faire sortir des lapins conceptuels de son chapeau. Tous plus époustouflants les uns que les autres. Mais dans le désordre propre au «Penser». On aurait pu espérer que cet exercice aurait déclenché, en retour, de la pensée théorique chez ceux qui l'écoutait. Justement parce que Lacan comme Freud était une grande voix charismatique, il n'en fut rien. A contrario, cela a déclenché une sorte d'addiction à la croyance tout juste bonne à provoquer à n'en plus finir de l'exégèse au prétexte de comprendre. En fait ces trouvailles, incompréhensibles et illisibles que Lacan distillait séminaire après séminaire, ont débouché sur l'inverse de ce que l'énonciation d'un «penser chaotique» aurait dû et pu initier. De fait, rien n'est plus addictif que le mystère et l'événement transgressif. Ça épate la galerie alors que cela aurait dû alimenter la réflexion cognitive. Pousser ceux qui l'écoutaient à reprendre ce «Penser» lacanien dans une approche scientifique. Mais les artifices intellectuels (comme les feux du même nom) ont forcé l'admiration des élèves béats et servi à maintenir l'intérêt et l'attention dans la dépendance. Élèves béats qui, tout ébahis, se transforment en épigones qui n'en finissent jamais, dans des exégèses fiévreuses, de chercher ce que le maître voulait dire derrière le dit ! Et quand ils réussissent à trouver ce que l'incompréhensible veut dire, alors ils bénéficient, au sein de petits cercles, d'un quart d'heure de notoriété warholien ! Mais quand les acrobaties intellectuelles du maître s'arrêtent alors les exégèses avec le temps finissent par se tarir et l'œuvre qui leur

sert de support cesse de briller et tombe dans l'oubli. Sans doute injustement. Parce qu'on en fait un mauvais usage.

Ainsi tout au long de ses séminaires, Lacan a suscité étonnement et admiration propres à induire de la croyance. Sauf dans ses deux dernières interventions. On pourrait dire qu'à ce moment «finie la comédie» et place au doute et au désarroi face à des interrogations et des questions restées insolubles pour lui. En tous cas, comme je l'ai dit, moment d'une grande authenticité et d'une grande lucidité sur l'échec de son entreprise purement psychanalytique. Touchant si j'osais. Et même à ce moment pourtant crucial rien n'a été entendu. Il est vrai comme je viens d'en faire l'hypothèse, Lacan à cette période était clivé entre le désir que sa considérable production intellectuelle psychophilosophique soit sauvée (il la transmet alors à JA Miller et juste après à l'École de la Cause), et la conscience du destin qui attendait la psychanalyse et les psychanalystes. Destin, pensait-il sans doute, bien sombre puisque lui n'avait pas réussi à en assurer les fondamentaux ni la pérennité. Ce qui n'est pas faux. Les dieux prométhéens de la psychanalyse sont morts tels ceux du crépuscule des dieux de la tétralogie de Wagner. Et les croyants vieillissent et meurent à leur tour. Y aura-t-il une autre nouvelle période pour la psychanalyse ? Rien n'est moins sûr. Et, sans doute, ce n'est pas grave. Car dans notre siècle où la pensée scientifique et technique est la seule mythologie qui vaille, il est impossible qu'une discipline fondée sur des mythologies accessoires (qui n'ont pas un fondement scientifique) puisse perdurer et se développer. Et même qu'elles aient droit de cité. Elles risquent d'être considérées comme un

charlatanisme parmi d'autres. Ce qui est sans doute pour partie injuste, mais pas totalement. Et même si elle était établie comme science humaine structurale, il n'est pas sûr que cela lui donne validité sociale reconnue. Ne fut-ce que parce que le structuralisme, depuis les années 70, est tombé en désuétude et que ceux qui s'y réfèrent sont considérés avec une commisération réservée à ceux qui s'accrochent aux vieilles lunes. Mais aussi parce que la psychanalyse n'intéresse personne en ce sens qu'une partie seulement très infime (je dirais infinitésimale) de la population du globe est concernée. Dans sa praxis sociale, la cure et l'Acte, n'est pas utile au plus grand nombre. Autant dire à personne d'un point de vue social global. Très peu de personnes sont appelées à s'adresser en psychanalyse. Et sur ce constat je suis d'accord avec Lacan. A contrario, on, peut considérer que sa théorie, si on consent à la considérer comme une science humaine de la réalité psychique, a une certaine utilité. Voire une utilité certaine. Ce qui justifie la psychanalyse en extension.

Toujours est-il que l'année 1978 a été pour moi un véritable déclencheur qui m'a incité à m'investir dans la recherche car les interventions de Deauville et de Lille ont télescopé un certain nombre de préoccupations et de questions que je me posais depuis la fin de ma psychanalyse en 1970. Et pas seulement en ce qui concerne la psychanalyse mais aussi en ce qui concerne l'ethnologie. Je vais, quoique je suppose que vous avez pour la plupart pris connaissance de ces textes pour moi fondateurs, vous dire ce qui m'avait interloqué et déclenché chez moi le démon de la recherche.

A Lille à propos de l'Inconscient

«Freud a inventé cette histoire, il faut bien dire assez loufoque, qu'on appelle Inconscient ; et l'Inconscient est peut-être un délire freudien. L'Inconscient ça explique tout mais, comme l'a bien articulé un nommé Karl Popper, ça explique trop. C'est une conjecture qui ne peut avoir de réfutation».

A Deauville à propos des personnes qui s'adressent en analyse

«...car quand même c'est ce qu'il faut voir : comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire complètement folle».

Et encore

«...pourquoi viendrait-on demander à un analyste le tempérament de ses symptômes ? Tout le monde en a étant donné que tout le monde est névrosé (ce que je récusé), c'est pour cela qu'on appelle, à l'occasion, névrotique, et quand ils ne sont pas névrotiques les gens ont la sagesse de ne pas demander à un analyste de s'en occuper. Ce qui prouve quand même que ne franchit ça, à savoir demander à l'analyste de s'en occuper, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique».

Il faut bien dire que cette affirmation à l'époque pouvait paraître totalement contradictoire avec le fait qu'on a considéré longtemps que la psychanalyse n'était pas appropriée pour

soigner et guérir les psychoses. Il est vrai qu'à l'École Freudienne, la grande question était de savoir comment adapter la cure psychanalytique à la question des psychoses. Il y avait eu des précédents. Pankow et quelques autres. Mais c'était empirique et peu convaincant. Une sorte de bricolage. Il faut bien dire que cette idée qui consiste à avancer que pour entrer en psychanalyse, il faut qu'il y ait quelque chose de psychotique qui y pousse, cela n'a pas manqué de télescoper mes propres intuitions. Je devrais dire une véritable conviction. Elle m'était venue huit ans auparavant, à la toute fin de ma psychanalyse. Entendre confirmer cette conviction par Lacan m'a été une incitation. De fait, de cette conviction je m'en suis ouvert à Pierre David (mon psychanalyste) sur le pas de la porte de la dernière séance. Je lui ai dit qu'à mon avis toutes les névroses, quel que soit leur structure, se développaient pour circonvenir un noyau psychotique. «L'enkyster» lui ai-je dit. Il m'a regardé d'un air perplexe sans aucun commentaire. Après cela nous n'avons eu aucun autre contact. Simplement je sais qu'il est intervenu vigoureusement pour que je sois inscrit comme psychanalyste à l'École Freudienne. Christian Simatos, alors secrétaire général chargé des admissions, m'en interdisait l'accès avec constance pour cause, à ce que j'ai cru comprendre, «d'immoralisme». Bien sûr cette histoire de noyau psychotique était pour partie erronée. C'est des années plus tard que j'ai fait l'hypothèse de la faille subjective. Ça m'est venu à Ronda, en face de ce qu'il est convenu d'appeler «El Tajo», la faille justement ... Mais, tout de même, il y avait là le début d'une intuition.

Et à Lille toujours à propos des psychanalysants

«Ceux que j'appelle mes analysants...essaient de me dire ce qui chez eux ne va pas. Et les névrosés ça existe. Je veux dire qu'il n'est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours (j'ai la conviction inverse), mais il y a rarement une névrose qui existe, c'est ce qu'on appelle la névrose obsessionnelle».

Sans doute pense-t-il qu'on ne rencontre plus de nos jours le syndrome de grande hystérie de Charcot. Mais pas seulement puisqu'il a donné le mathème de l'hystérie qui est une certaine manière pour le Sujet de se présenter dans le monde. Vous savez que pour moi ce syndrome est essentiel. Sans doute pense-t-il en particulier que ce que l'on pourrait repérer comme «personnalité hystérique», du fait qu'elle est très répandue, n'a peut-être pas toujours besoin de psychanalyse. A l'entendre il n'y aurait que deux types de maladies psychiques susceptibles d'entrer en psychanalyse : la psychose et la névrose obsessionnelle.

Puis plus loin

«Il faut dire que je ne leur réponds pas toujours, (à ceux qui viennent le voir) j'essaie que ça passe, du moins je le souhaite»

A l'évidence ce dont parle Lacan à ce moment-là c'est le fait que tout le monde qui souffre psychiquement n'est pas susceptible d'entrer en analyse. Il ne le dit pas aussi crûment que ce que je soutiens maintenant. Mais il le suggère.

Et toujours à Lille à propos de la guérison

«Comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ?»

« C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion».

«J'aimerais bien savoir par quelqu'un qui en terminerait dans la passe (on peut toujours rêver !) qu'un Sujet, puisque c'est un Sujet qu'il s'agit (c'est-à-dire un psychanalyste en tant que Sujet), est capable de faire plus que ce que j'appellerai le bavardage ordinaire (le shamanisme) ; car c'est de cela qu'il s'agit. Si l'analyste ne fait que bavarder, on peut être assuré qu'il rate son coup, le coup qui est effectivement lever le résultat, c'est-à-dire ce qu'on appelle le symptôme».

En d'autres termes comment un psychanalyste conduit une cure pour la mener à bonnes fins. Lacan ne le sait pas. En tous cas, ce n'est pas «le bavardage ordinaire» du psychanalyste qui opère. Celui que je considère comme herméneutique mythologique. Il y revient explicitement.

Et encore

«Comment est-ce que ça est possible ? (c'est-à-dire la guérison) Malgré tout ce que j'en ai dit à l'occasion, je n'en sais rien...

Comment est-ce qu'on susurre au Sujet qui vient à voir en analyse quelque chose qui a pour effet de guérir ?...»

Et à propos du devenir Psychanalyste à Lille

«La seule chose importante, c'est le passant, c'est la question que je pose, à raison qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser psychanalyste ?

Et encore

«Il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu, mordu par Freud principalement»

Et à propos de la transmission

«Qu'est ce qui fait qu'après avoir été analysant on devient analyste ?»

«Tel que j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux que chaque analyste soit forcé, parce qu'il faut bien qu'il y soit forcé, de réinventer la psychanalyse».

Mais dans ces interventions ce qu'on a le plus critiqué c'est la manière dont il parle de la question du Sujet. A cette époque, en effet, la théorie du Sujet paraît chez lui totalement établie. Si on entend ce qu'il dit, rien n'est moins sûr. D'abord il évoque Serge Leclair et son histoire de «Sujet Non Identifié».

«Parce que comme dit Leclaire, il y a des Sujets non identifiés c'est précisément de cela qu'il s'agit ; les sujets non identifiés nous ne nous en occupons pas, les sujets non identifiés c'est bien ce qui est en question comme Leclaire l'a expliqué. Le Sujet non identifié tient beaucoup à son unité ; il faudrait quand-même qu'on lui explique qu'il n'est pas un, et c'est en ça que l'analyste pourrait servir à quelque chose».

C'est bien de là que je suis parti pour reconsidérer la théorie du Sujet et sa dualité avec le Moi. Dans l'appareil psychique, il n'y a pas de l'un. Il y a dualité dynamique. Mais aussi que le Sujet, par définition n'est pas identifiable.

Si je vous ai remémoré toutes ces citations des deux dernières interventions de Lacan, ce n'est pas seulement parce qu'elles m'ont surpris ou même marqué. Elles ont été déterminantes au point de m'obliger d'une certaine manière à me consacrer à la recherche. Les bafouillis de Lacan avaient rencontré des interrogations qui étaient celles qui, à la fin de ma psychanalyse, n'en finissaient pas de me tarabuster. On pourrait dire que cela a agi comme une sorte de déclencheur et même «d'autorisation» à tenter d'y répondre. Quand même vous conviendrez qu'intellectuellement s'était tentant. Et très naïvement je croyais qu'il en était de même pour au moins certains d'entre nous. Bien sûr c'était une illusion. Si pour moi cela a eu l'effet d'une coupure, cela n'a pas été entendu de cette manière par d'autres. On s'est disputé l'héritage et, paradoxalement, cela a légitimé et validé la pratique de l'exégèse talmudique. A qui serait le plus subtil dans l'interprétation et la découverte de significations

incomprises de tel ou tel passage des œuvres des deux maîtres que les psychanalystes se sont donnés. A part peut-être Serge Leclaire qui n'a jamais été «élève» de Lacan ou peut-être encore Octave Mannoni... Mais eux, d'une certaine manière, ils étaient restés désespérément freudiens. Il faut dire qu'à l'origine, j'avais décidé d'entrer en psychanalyse avec Leclaire. Mais il y avait urgence et Leclaire avait pu me recevoir que six mois plus tard. Il m'était impossible d'attendre. Je me suis rabattu sur Pierre David parce que son cabinet était à égale distance entre mon domicile et mon lieu de travail. Un obscur psychanalyste comme je l'ai déjà dit. Et c'était mieux ainsi. Avec Leclaire j'aurais sans doute fait l'intelligent ! Et dans la cure, quand on est psychanalysant, ce n'est pas le lieu. Si tant est que cela soit le lieu ailleurs de faire l'intelligent. Aujourd'hui je dirais que non. Faire l'intelligent est toujours suspect. Il vaut mieux se taire dans la réalité sociale. De fait le silence est mon royaume. Ce qui ne m'empêche pas d'être présent. En effet, j'ai appris que l'échange, la communication, le partage n'ont pas véritablement d'intérêt. Comme je l'ai dit il n'y a pas d'intelligence collective. Ce qui ne veut pas dire que colloquer n'a pas une fonction essentielle du point de vue de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique. Mais pas celle que l'on croit. J'y reviendrai dans le prochain séminaire.

Reste qu'à cette époque, et comme fort de cette conviction, avec Marc Thiberge nous avons fondé l'Invention Freudienne à Toulouse. Le fait d'intituler cette association Invention n'est pas neutre. Cela indiquait pour moi qu'il n'y avait pas de véritable découverte freudienne (ni, donc, lacanienne) au sens

scientifique du terme. C'est-à-dire de véritable rupture d'avec la psychologie antécédente. Mais je ne suis pas sûr que cette connotation ait été comprise. L'idée était de constituer un collectif de psychanalystes dont l'objectif aurait été de tenter de poser d'autres présupposés à partir de quoi on pourrait penser la théorie psychanalytique. A l'époque j'avais déjà la conviction que le modèle qui pouvait nous inspirer pour penser la psychanalyse était structural. A la suite de Jacobson et de Lévi-Strauss. Comme je l'ai précédemment évoqué, je considérais que la psychanalyse freudo-lacanienne se présentait comme préscientifique ou pour le dire plus précisément pré-structurale, puisqu'aussi bien il ne peut y avoir de sciences humaines, au sens où je l'entends, que structurales. L'autre conviction qui m'arrimait est qu'il ne fallait pas opposer psychanalyse et sciences affines, en particulier biologique, physiologique, (et même médecine), physique, linguistique et ethnologie, bien évidemment. A l'exclusion des mathématiques. Qu'il fallait l'articuler théoriquement, même avec ces dites sciences affines. C'est pourquoi une des activités principales de cette association a été d'accueillir des scientifiques, des dites sciences, susceptibles d'orienter notre recherche vers de nouveaux paradigmes et de nouveaux présupposés. Nous avons aussi organisé des journées d'étude, et même un congrès exotique au Caire... sur «Le mythe des origines et l'origine du mythe». Ce qui n'était pas vraiment neutre de ma part, puisque c'est moi qui ai proposé cet intitulé !

L'autre interrogation que j'avais à l'époque était (déjà) d'interroger la fonction, et donc l'articulation, de la réalité psychique avec la réalité sociale. L'hypothèse était qu'il y avait

des troubles psychiques mais aussi des troubles sociaux, plus précisément culturels, qui phénoménologiquement apparaissent très semblables (il en est de même pour certains troubles organiques). A cet effet nous avons créé une autre association Alters qui interrogeait cette problématique. Nous avons même organisé une consultation «psychoculturelle» tenue par des psychanalystes.

Il faut bien dire que cela a été un véritable échec cette histoire ! De fait, ce qui m'avait déterminé et l'objectif de recherche que je poursuivais n'étaient absolument pas partagé par les autres psychanalystes qui faisaient partie de cette association. Peut-être pas même par Marc Thiberge, ou alors seulement partiellement. Au fond ce qui l'intéressait c'est la question de savoir comment la psychanalyse pouvait éclairer les dysfonctionnements de la société et en quoi les fonctionnements de la société provoquaient des dysfonctionnements psychiques. De fait, ses préoccupations étaient très freudiennes. Elles s'inscrivaient dans le droit fil de L'Avenir d'une illusion et de Malaise dans la culture. C'est surtout un psychiatre «humaniste» et mes petites bavasseries l'intéressaient seulement au titre qu'elles apportaient de l'eau à ses préoccupations «psycho-sociales» voir politiques. Aux dernières nouvelles, il s'est exilé pour faire le psychiatre à Tahiti. Il y avait ainsi, dans cette association, un malentendu entre moi et les autres. Aucun n'avait l'intention d'une refondation de la psychanalyse ! De ma part, faire comme si cela était le cas était pire que de la naïveté. C'était une méconnaissance de l'état des choses. On sacrifiait nous aussi à la pratique de l'exégèse et au culte de la petite différence dans

un autre cadre, comme tout le monde. Il s'agissait de faire perdurer «intelligemment» la croyance dans les mythologies freudo-lacaniennes. En tous cas pas d'opérer cette rupture qui confusément m'animait. Il faut dire qu'à Toulouse il y a une tradition des cours d'amour dont l'origine est à trouver dans la culture des troubadours. En termes modernes l'amour du débat intellectuel sophistiqué, pour le plaisir du débat «humaniste» quel que soit le fond de ce qui est en jeu.

Je suis retourné à Alters pour débiter l'énonciation de ce séminaire sur la cure et l'Acte psychanalytique. Ce qui m'a frappé, c'est que rien de ce qui avait été élaboré à l'Invention Freudienne ne s'était inscrit. J'ai eu un accueil sérieux et studieux mais seulement poli. Je me retrouvais dans une situation inchangée, figée pourrait-on dire, comme dans les années 80 ! Cela m'a irrésistiblement fait penser à la scène du bal dans *Le Bal des Vampires* mis en scène par Roman Polanski. Figures intellectuelles convenues devant des personnes compassées puisque nous avons vieilli. Sans doute avais-je encore des illusions que les choses aient pu évoluer. Et bien non ! J'ai arrêté de faire le déplacement. Et j'ai poursuivi ailleurs, d'abord à Hygie puis à Espace. Peut-être y-a-t-il eu deux personnes qui étaient véritablement intéressées par cet enjeu et qui partageaient ma passion. L'une est morte emportée par un cancer fulminant. L'autre est retourné, il me semble, à ses anciens amours : l'éthologie des ursidés dans les Pyrénées. De fait, avec le recul, cette communauté de psychanalystes toulousains m'évoque celle que décrit Boccace dans le *Décameron*. Ce récit, qui est le premier écrit en italien, met en

scène une communauté mixte de jeunes et beaux esprits qui se sont réunis hors de Florence pour fuir la peste (celle de 1348) dans un lieu champêtre et idyllique. Ils décident de se distraire pendant dix jours en inventant chacun et chaque jour, une «nouvelle» (ils sont dix, sept femmes et trois hommes, d'où le titre de l'ouvrage *Décameron*) dont les thèmes sont les plaisirs et les vicissitudes de la vie. Il m'est arrivé de citer une des nouvelles qui relate l'histoire d'un catholique qui veut convertir un juif à la vraie religion. A titre de métaphore pour montrer qu'une institution malgré ses dysfonctionnements peut emporter l'adhésion. En effet le juif sensible aux arguments de son voisin prosélyte met comme condition à sa conversion d'aller à Rome pour voir comment se comporte le Pape et la curie. Le catholique sachant les turpitudes de tous ordres qui s'y commettent pense la cause perdue. A son grand étonnement il constate, qu'à son retour, son voisin juif se convertit. Il lui demande pourquoi, ayant constaté de visu toutes les turpitudes de la cour papale, il a néanmoins opté pour sa conversion ? A quoi l'autre répond en substance : une religion qui survit depuis des siècles malgré de tels manquements moraux ne peut qu'avoir un fondement profond et fort. Espérons qu'il en est de même pour la psychanalyse quoiqu'il ne s'agisse pas exactement d'une religion. A Paris, il y avait une personne qui était véritablement intéressée : Bernard Simonet. En dehors de la psychanalyse, nous avons un intérêt commun : la théologie. Il était jésuite et psychanalyste. Vous savez sans doute que la Compagnie de Jésus a été mobilisée par Rome pour être le bras armé de la contre-réforme. On débattait de Jean (Calvin) et d'Ignace (de Loyola) mais aussi de psychanalyse. Il avait perçu la rupture que je

proposais. Ça l'intéressait. Mais à cette époque, il était en pleine récurrence de cancer. Il en avait eu plusieurs antérieurement (dont un Hodgkin mais pas seulement) au point qu'il s'était donné pour objectif de vivre jusqu'à l'alunage des américains. Son vœu avait été exhaussé. Mais il était physiquement très amoindri. Aussi m'a-t-il dit qu'il ne pouvait pas s'engager dans cette voie. Il préservait ses forces et son attention pour un autre combat qu'il perdit peu après. Cependant, grâce à lui, je me suis rendu compte que mon entreprise n'était pas vraiment anodine. Ce fut une sorte d'instant de voir sans effet sur le moment, puisque je me suis empressé de le méconnaître ! J'ai continué comme si de rien n'était encore un long moment. Avec aveuglement et entêtement. Je ne voulais pas admettre qu'il s'agissait d'une rupture dont personne ne voulait.

Une autre raison qui peut expliquer cet échec c'est l'orientation que je donnais à cette recherche : le structuralisme. Tenter de formuler une théorie psychanalytique dans le cadre de l'approche structurale, cela ne pouvait que dissuader les bonnes volontés. D'abord parce que Lacan, dans les années soixante, y avait renoncé. Ce qui ne pouvait que détourner tous ceux issus de l'École Freudienne : si le maître s'était détourné de cette orientation scientifique, alors, elle était en quelque sorte interdite. De fait je ne suis pas sûr que la plupart d'entre eux, si ce n'est moi, ait une connaissance, ni même une vague idée, de ce qu'est le structuralisme. Et je dois avouer que je n'ai rien fait réellement pour m'en expliquer. Sauf à me situer dans la mouvance de Lévi-Strauss essentiellement (et de Jacobson). Ce qui n'était guère habile car, après mai 1968, Lévi-Strauss a été

littéralement destitué par la gente intellectuelle, en particulier les nouveaux philosophes, au prétexte que le structuralisme était un anti humanisme et qu'il réduisait l'homme à l'état d'objet. Pour caricaturer, une sorte d'animal machine à la manière cartésienne. Deux raisons donc pour ne pas s'investir dans cette aventure. L'air du temps n'y était guère propice. Car au fond ce que le structuralisme annonce, et démontre, c'est qu'il n'y a pas de sens à l'humanité de l'homme. Ou pour le dire autrement il démontre l'inanité à la fois de l'ontologie et de la métaphysique. Il n'y a pas «d'être» de l'homme (ni transcendant, ni immanent) qui ferait sens. Il n'y a pas d'au-delà de la matière que la physique puisse étudier. Il prend acte implicitement que le vivant (les organismes biologiques) n'est qu'une certaine structure de la matière qui obéit, en dernière analyse, aux lois physiques, chimiques et biologique. On comprend que les philosophes se soient insurgés contre et aient tout fait pour le ridiculiser. Ils pouvaient bien entendre le verdict nietzschéen que «dieu est mort» mais pas que l'ontologie et la métaphysique sont des mythes philosophiques qui ne disent rien sur la nature véritable de l'humain. C'est inadmissible. Sinon il ne leur reste plus que la morale ce qui n'est guère enthousiasmant. La philosophie morale individuelle (ou «l'art d'être soi») et la philosophie politique. Pourtant, Hannah Arendt a démontré que cette discipline n'était pas rien d'un point de vue de la compréhension et de la pratique politique et du pouvoir avec une méthode de penser qui ne se réfère pas directement à l'ethnologie ou à la sociologie. De fait, le structuralisme mettait définitivement fin à la problématique onto-métaphysique, quelques soient les systèmes qui tentent d'en rendre compte.

Alors la philosophie était condamnée à réintégrer l'objet de sa raison d'être : «L'amour de la sagesse» qui permet de bien vivre. Marc Aurèle, et bien d'autres, anciens et modernes, s'y suffirent. Reste qu'il y a une troisième raison qui explique pourquoi il n'y a eu, de la part des participants à l'Invention Freudienne, qu'un désintérêt total. Emporté par la passion et l'enthousiasme de la jeunesse (!) il se pourrait bien que j'aie été passablement insupportable. J'avais une manière péremptoire d'amener les choses qui conférait à l'intransigeance et qui n'était pas audible. A l'époque je croyais que cela, cette espèce d'énonciation totalitaire (si on me permet cet oxymore) était le garant d'une certaine rigueur scientifique. Que c'était la condition pour exclure le compromis et le syncrétisme. Donc la compromission. A ce moment je n'étais pas encore à même d'actualiser autrement ce que je nomme maintenant l'énonciation péremptoire. Je tombais sans doute dans le même travers, dans le colloque social centré sur la recherche, que ce que je dénonçais dans le séminaire antérieur comme une certaine conception de l'interprétation dans la cure de quelques psychanalystes lacaniens. Il faut dire que le concept de divertissement ne m'était pas encore advenu ni la conception claire que l'énonciation ne s'adresse à nul autre. Et qu'elle est, comme je le dis aujourd'hui, «an objectale». Qu'il ne s'agissait ni de convaincre, ni de subjuguier, ni d'avoir raison. Toujours est-il que cette manière d'être a desservi ce que je tentais de faire partager. Ce serait aujourd'hui cela se passerait autrement. Encore que. En tout état de cause certains se sont détournés. D'autres ne m'ont pas envoyé dire leur désaccord. On m'a même targué «d'avoir le phallus». A l'époque, c'était l'injure

suprême. Sans doute l'ai-je mérité. On s'est servi de la forme inappropriée pour se détourner du fond. Dans le même temps, dans d'autres lieux, où je sévissais en tant que chef d'entreprise dans une officine de conseil en stratégie spécialisée dans la culture d'entreprise, j'avais surpris, au détour d'un couloir, deux de mes collaborateurs qui parlaient de ma manière de manager. Ils m'affublaient du sobriquet de «Terminator». Ce qui n'était pas mieux. Concurrément, on me reprochait de ne pas assez communiquer et d'avoir un charisme d'huitre. Ce qui est assez bien vu. De fait, je n'ai jamais eu d'ambition sociale ni la soif de notoriété. De fait, j'ai un narcissisme social proche de zéro. Dans ma pratique de conseil je me suis contenté de susurrer mes avis à l'oreille des dirigeants ou des politiques passablement prestigieux. On parle des «puissants» Mais je ne m'y suis jamais cru. J'ai trouvé assez rigolo que cela ait de véritables effets économiques. Pour leur plus grand bien. Mais à eux seuls la gloire et la fortune. Sachant que la roche tarpéienne est proche du Capitole. Ni la gloire ni la fortune ne m'ont jamais intéressé. Si je devais par anticipation rédiger mon épitaphe (ce que je ne laisserai à personne), j'écrirais, parodiant le petit Hans : *«j'ai seulement pensé le Penser, tenté de mettre en œuvre ce qui a été pensé, psychanalysé sans relâche, transmis peut-être un peu. Pour rien, si ce n'est afin de rendre le Vivre réellement vivable ; et c'est très bien comme cela»*.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly